La mère de fer,se précipite en avant, en berçant mille enfants dans son ventre

Court, en remoudrant le chair du fer, du bois, du poisson et de l’homme.

Et eux, ils rêvent de la liberté, telle qu’ ouvrir les yeux et faire un pas, et qu’il soit un gouffre qui m’attends, ça m’est égal !

Non, vous ne connaissez pas la liberté, n’en savez rien. Vous vous embêtez, émmaillotez vos têtes avec la ténèbres. Dormez, dormez. La couleur, le goût et l’odeur du train sont beaucoup plus agréable.

Ah! Pourquoi là, sur les bouts des doigts, il y a un sentiment d’être soudé au métal gelé ? A quoi ça sert d’écorcher les doigts pour s’en débarasser?

Pourquoi là, venant de mon coeur, dédoublant vers les ailerons, nait la tristésse brûlante ? Les ailerons, c’est pas assez, il me faut que les fleurs poussent à travers moi. Les bleus, les jaunes, les rouges, les violettes...

A tort le vendeur de glace passe d’une voiture à l’autre. Ils dorment, dorment, mes filles et mes fils. Vous ne tenterez pas ces corps. Leur peau est toute blanche, sans sang, c’est beuacoup plus humain. Il sont nés ici, et ici leur tombes seront. Baissez la lumière. La nuit, ils désirent la nuit aveugle. Le Dieu ne leur a pas donné d’instructuins sur quoi faire avec un marteau, une vitre et un ruban autour. Ils ont même desappris à sauter. On est presque en sécurité.

Il me semble parfois, que seulement le projecteur donne un rayon blanc. Mais ce dernièr, il se brise aussi, en percutant le tissu pâle, il se delite en cadres chromatiques d’un film documentaire.

On ne veut pas, ne veut pas cette réalité. Tirer les rideaux, comme si on s’enfermait d’un mort immense et nu, giflé par la pluie ; comme si on restait seul dans une coque d’un noix, qui nage dans l’univers et ne rémarquait pas que le sang, pas lait se frappe aux bords. Le sang n’est pas dehors, il est dans moi, il déborde vers l’extérieur, il ne veut pas.

Tais-toi, tais-toi, tu n’as pas de droit. Tu dois, tu est obligé de garder le silence et someiller. Ne tentez pas mes enfants, les langues diaboliques des freines de secours.

On va entrer à la tempête bientôt, elle est épaisse, comme un tunnel noir. Et l’air est visqueux là à cause des ailes, des glaives et d’autres choses. Dormez, dormez les papillons, dormez les chenilles, je vous permets de pénser. Laissez bouger et groiller les idées dans les crânes, laissez les hurler at gémir. Il le faut.

Beaucoup disent que les grands guerriers d’antan étaient beaux. Quelle inéptie ! Ces figures sont toujours les mêmes, convulsées par les spasmes de violence, violence à eux-mêmes, à toi, au monde. La violence comme l’extase, et l’extase se transfuse dans le corps et la semence noire décharge. Semée ici et là. Comme des dents du dragon les fantômes gris s’élèvent de la terre acide et démarrent pour bramer dans le ciel le matin.

Le brouillard se dissipera bientôt, on entrera à la clairté, mais elle n’est qu’une illusion. Le vent est cent fois plus dangereux, il peut briser mes fenêtres. Les torrents bourbeux se frapperont sous mes roues, mais ne le regardez pas, les enfants. Mes rails sont tressés des métaux les plus durs et l’armature très solide vous défenrda de la lave et du treblement de la terre. Non, non, c’est pas le coeur de la Terre qui bat, c’est juste un phénomène qui n’est pas lié aux Grands Desseins, mais plutôt à la cosomologie absurde...

Je vois un rêve trop souvent… un labyrinth sinueux.. As-tu jamais vu sourire un taureau ? Il tend les bras vers toi et dit : «Tu as gagné, Thésée ! »

Quelqun d’extérieur souffle sur la vitre, on dit l’enfant qui demande à se faire prendre dans les bras.

Le mieux dans la vie c’est d’entendre : «Je t’attends, mainetenant et ici... Je t’attends, tu vois, je vis pour que les battements ne s’arrêtent pas dans ton intérieur... Si tu veux ouvrir les yeux et toucher les broderies de ma réspiration, je serai le plus heureux entre les immortels ailés. Je t’attends toujours, parce que je ne m’arrête jamais …»

Attends, attends, j’entends… les cloches... et le chant...

Vois-tu ces feux? Tous les dieux en qui tu a cru un jour, t’ont fait un sacrifice. Ils savent que tu es coûteux, tu ne te passe pas de sacrifices.

La Terre s’est lavé avec leurs offres sanglants et le Soleil, tout jeune, se levé... Vois-tu ? L’eausuinte de moi et je gèle. Il va neiger bientôt, sors vers moi, il fait si beau et calme ici...

Tu entends ? Les minotaures ailés percent des barrages. Anno Domini arrive, et pas une année, mais un siècle, et pas un siècle, mais l’éternité.

Domini, Domini, et Il dira encore : «Laisse tes filets, tu pêcheras les gens. Le temps de cacher les lampes est passé »

Je farderai tes lèvres avec une croix de charbon, saupoudrerai ta tête avec de la cendre. Tu est déjà habillé comme un roi et un pélerin.

Je suis comme un cavalier décapité dans une armure déformée. Les cheveux et les lèvres sont enduits du miel doux, et le dragon someille à mes pieds. Mes poignets et mes mains sont couvert de mousse et l’arbre pousse à travers ma poitrine. Et je suis la mort, et je suis la naissance. Pose tes mains sur ma tête, benis-moi pour la route, je priérai pour toi dans le monde des vivants et des morts. Je veux connaître comment ta lummière passe à travers moi, je veux savoir son goût. Tu es le sel de la terre à venir avec la chandelle dans le noir.

Un serpant de fer, volant en rond, dévore son queue. Et je suis ce serpant, mais j’en ai marre et dans ma bataille à moi avec moi-même personne ne sera le gagnant. Juste la chair se déchire et sèche sous le souffle violent.

Et toi, brillant comme un astre, comme une maison éloignée d’étranger, tu étais moi autrefois, et je serai toi bientôt. Garde-moi donc de la chute !

Je suis déjà ici, je me tiens débout sur les pierres froides, nu et pur. Et le premier nom naît sur mes lèvres. Je suis ici... Je suis presque vivant…

Et je dis: “Viens chez moi, je t’attends. Je t’attends éternellement, parce que je ne m’arrête jamais”....